

communiquer ma lettre à M. Dano et vous concerter avec lui sur les mesures à prendre.

Recevez, mon cher Maréchal, l'assurance de ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Dans le cas où vous seriez obligé de convoquer une assemblée, il faudrait faire une assemblée dans laquelle vous diriez que je n'ai jamais voulu imposer au Mexique une forme de gouvernement quelconque; que j'ai voulu seulement les aider à établir un gouvernement stable, les arracher à une anarchie qui depuis cinquante ans paralysait les ressources du pays; que c'était le peuple mexicain qui avait voulu revenir à une forme monarchique et avait élu l'Empereur Maximilien; que, celui-ci abdiquant, le peuple rentrait dans ses droits et devait choisir librement le gouvernement qui lui conviendrait, etc.

J'apprends avec surprise qu'Osmond et Friant ont accepté d'être ministres de la Guerre et des Finances de l'Empereur Maximilien, tout en conservant leur position dans l'armée française : cela est impossible et ne doit pas être toléré.

Saint-Cloud, le 30 août 1866.

Mon cher Maréchal,

J'apprends la prise de Tampico. Dans ces circonstances il ne peut être question de renvoyer les troupes. Il faut les conserver réunies, et les embarquer plus tard à la fois, après avoir puni les envahisseurs.

Croyez à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

On le voit, par ces correspondances, la mission de l'Impératrice Charlotte n'avait rien changé à des résolutions prises de façon irrévocable avant son arrivée à Paris. Si le ministre cachait sous un langage étudié

ses véritables sentiments, Napoléon III ne les déguisait point. Il fallait en finir « d'une manière ou d'une autre », et, bien qu'il envisageât l'hypothèse où Maximilien chercherait à se maintenir avec ses propres forces, il ne croyait pas que l'Empereur du Mexique s'abandonnât en aveugle à un parti aussi insensé, aussi désespéré; il prévoyait une abdication qui aurait l'avantage de simplifier les choses, en facilitant le départ des troupes.

La simplification était plus apparente que réelle, et le Maréchal, resté au milieu des difficultés, devait bien en sentir les inconvénients. Quelle autorité pouvait avoir un gouvernement quelconque, établi à la hâte, par une force destinée à s'éloigner aussitôt? Les événements, d'ailleurs, trompèrent tous les calculs et déjouèrent toutes les prévisions. Jusqu'à la fin, tout fut surprise et malchance dans cette expédition.

Mais avant de reprendre le récit des faits qui se passaient alors au Mexique, il faut raconter les tristes incidents du voyage de l'Impératrice Charlotte.

Arrivée à Miramar à la fin du mois d'août, la malheureuse femme chercha à recouvrer, dans le repos et la solitude, un peu de son énergie, sinon de son espoir. Elle fit venir auprès d'elle le jeune prince Iturbide, âgé de quatorze ans, que Maximilien avait placé à Sainte-Barbe, pour y achever ses études. M. Eloin l'accompagna.

L'Impératrice eut aussi la visite de l'archiduc Louis-Victor, que François-Joseph lui envoya, témoignant ainsi à sa belle-sœur des égards d'autant plus mérités

toires qu'il avait plus de griefs contre son frère Maximilien¹.

Elle reçut également le président et le vice-président de la Chambre de commerce de Trieste, et, dans sa réponse à leur allocution, elle affecta une sécurité et une confiance qu'elle n'avait guère, allant jusqu'à dire que « dans le cas où l'Empereur Maximilien ferait, l'année suivante, un *petit voyage en Europe*, il ne manquerait pas de visiter Trieste... »

Elle ne désespérait cependant point encore complètement, et même, vers le 5 septembre, elle envoyait à Mexico un télégramme annonçant son retour prochain. Elle devait auparavant se rendre à Rome.

On n'a pas oublié à la suite de quels incidents fâcheux les négociations entamées entre le Pape Pie IX et Maximilien s'étaient trouvées rompues à Mexico, sans avoir abouti². Ces négociations avaient été reprises à Rome. Trois projets de concordat avaient été successivement soumis à l'approbation du Souverain Pontife, qui avait péremptoirement écarté les deux premiers.

Le troisième, élaboré par un habile intrigant, le père Fischer, qui jouera un rôle si considérable dans l'agonie de l'Empire de Maximilien, et sur lequel nous reviendrons avec plus de détails, le troisième projet avait reçu un meilleur accueil. Pour mener à bien ces négociations, la présence de l'Impératrice pouvait être très efficace.

Avant de quitter Miramar, elle y donna une fête, la

1. Voir *l'Empire de Maximilien*, pp. 97 et suiv.

2. Voir *l'Empire de Maximilien*, ch. VII, pp. 101 et suiv.

dernière que ce triste château ait vue. Elle célébra l'anniversaire de l'indépendance mexicaine, accomplissant ainsi ses devoirs de souveraine, même ceux qui devaient lui être le plus pénible à remplir.

Le 18 septembre, elle partit pour Rome. Afin d'éviter les quarantaines imposées en Italie aux voyageurs qui arrivaient directement de Trieste, où sévissait encore le choléra, elle passa par Villach et Innsbruck, et mit ainsi quatre jours pour parvenir à Mantoue; de là, elle continua sa route par Reggio et Bologne, et n'entra dans Rome que le 25 septembre.

On lui rendit les honneurs dus aux souverains, et le cardinal Antonelli se hâta de la venir voir; mais ce ne fut que le surlendemain, 27, qu'elle se rendit en grande solennité au Vatican, et qu'elle eut avec le Pape un long entretien. Le 29, le Pape lui rendit sa visite à l'hôtel de Rome.

Son exaltation, sa tristesse étaient visibles, mais elles s'expliquaient par trop de causes pour étonner beaucoup; rien ne faisait donc prévoir la scène lamentable qui devait déchirer tous les voiles.

C'est le 30 septembre : l'Impératrice retourne au Vatican, elle pénètre dans le château, et là, sous l'empire de la folie qui a triomphé de sa belle intelligence, elle se livre à des actes, à des paroles, qui ne laissent aucun doute sur son état mental. Le Pape lui fait donner un appartement près du sien : on veut encore espérer qu'avec des soins et du repos on guérira l'infortunée souveraine...

On s'efforce de masquer la gravité de son état. « On

a parlé d'aliénation mentale, écrit-on. L'Impératrice est atteinte d'une exaltation d'esprit indiquant une grande agitation nerveuse, mais n'excluant pas l'exercice des facultés de la raison. Cette exaltation se manifeste notamment chaque fois qu'il est question du Mexique ou que des Mexicains sont en sa présence.

« C'est une crise qui demande avant tout du repos, du calme pour l'esprit aussi bien que pour le corps, et c'est pour cela que le Pape a donné à l'Impératrice un appartement au Vatican dans le voisinage du sien, en attendant que le comte de Flandres puisse ramener son auguste sœur à Miramar. »

On veut espérer encore que ce ne sera qu'un mal passager, un accès dont elle se remettra bien vite; cependant son frère, prévenu, arrive le 7 octobre, et, dès le lendemain, il l'emmène à Miramar.

L'état de la malade est trop grave pour qu'on le cache plus longtemps à Maximilien; le télégramme suivant lui porte la triste nouvelle :

S. M. l'Impératrice Charlotte a été saisie le 4 octobre à Rome d'une congestion cérébrale de la nature la plus grave. L'auguste princesse a été reconduite à Miramar.

Les premiers jours furent bien pénibles pour ceux qui l'entouraient. Elle avait cette idée fixée qu'on voulait l'empoisonner, et elle faisait goûter auparavant ses aliments par un chat. Le plus souvent même, elle refusait toute nourriture.

Un jour elle se rend, sur la route de Trieste, chez l'ancien maître-d'hôtel du château, qui a établi un café-

restaurant très fréquenté. Elle le prie de lui envoyer des aliments préparés par lui, parce que, dit-elle, elle n'a aucune confiance dans ses serviteurs mexicains, qui veulent l'empoisonner.

— J'ai faim, ajoute-t-elle. Et il y a en effet plusieurs jours qu'elle n'a mangé.

On mande auprès d'elle les plus savants spécialistes, et le malheur veut que leurs soins réussissent à moitié. Au bout de quelques jours, l'Impératrice recouvre la raison par instants; elle lit, fait de la musique, se promène et perd ses craintes d'empoisonnement. Guérison partielle plus terrible que le mal incurable. L'infortunée n'aura plus assez d'intelligence pour continuer la lutte avec et pour son mari; elle en aura assez pour apprendre successivement tous ses malheurs et pour en souffrir.

Première et touchante victime d'un rêve généreux et chimérique !